

génie au-dessus de celle des rois, et Dieu te l'a donnée.

—C'est à toi que je la dois, cher maître ; dit Minia.

Puis cherchant à interroger le vieillard, sans qu'il pût se douter avec quel intérêt elle attendait sa réponse, pour la première fois se sentant timide, elle attendit qu'il lui parlât de son succès de la veille : mais elle ne trouva pas l'occasion de s'informer de l'inconnu.

Dans la journée, les grands seigneurs, les artistes se présentèrent à l'hôtel pour faire visite à l'Ombra. Sa porte étant close, on remit pour la cantatrice des centaines de cartes. Mais parmi tous ces noms, comment découvrir le seul qu'elle désirât connaître ? Un la frappa, mais pour une cause bien différente de ses préoccupations, celui du duc de Whitefield, ce duc étant sans doute le petit-neveu de lord Stève. Cela l'amusa : ce lord anglais ne se doutait guère que l'Ombra n'était autre que sa grand'tante. Elle appela Barini.

—Cher maître, regarde cette carte ; il faut que tu t'informes si c'est bien le petit-neveu de mon cher mari. S'il me voit un jour en dehors de la scène, que dira-t-il ?

—Dieu merci ! il ne te reconnaîtra pas. Mais ne chante jamais devant lui, s'il vient par hasard à Alpino, car il n'y a pas au monde deux voix comme la tienne.

—Va à l'ambassade d'Angleterre. Je pense que le duc et moi nous resterons étrangers l'un à l'autre, malgré mes bons rapports avec la duchesse sa mère, dont les lettres ont toujours été pleines de bienveillance pour moi. En tout cas, lady Stève, blonde et pâle, ne ressemble en rien à la brune et tendre Isaura.

—J'y cours.

Et Barini partait.

—Attends, continua la jeune femme en rougissant légèrement, as-tu remarqué un spectateur de grande taille avec des favoris blonds, de grands yeux ? Il était à l'orchestre.

—Non, en vérité, répondit le vieux chanteur, je n'ai eu ici, comme à Milan, des yeux que pour toi.

—Je suis sûre que c'est un artiste, continua Minia, à la façon dont il écoutait la belle musique de Verdi. Ne peut-tu savoir qui il est ?

—Impossible, dit le vieillard ; songe quelle foule il y avait, mais je vais à l'ambassade.

Quand il revint, il apprit à Minia que c'était bien lord Whitefield, le petit-neveu de lord Stève, dont elle avait reçu la carte.

La seconde représentation eut lieu. Jamais le théâtre de Vienne n'avait vu pareil enthousiasme, rappels, cris, triomphe sans nom de la cantatrice ; un seul spectateur écoutait en silence et pâle d'émotion, le seul aussi vu par l'Ombra ; c'était pour lui qu'elle chantait, c'étaient les regards passionnés du jeune homme qui l'inspiraient et doubleraient son talent.

La toile se releva six fois. L'Ombra tenait le bouquet de cunélias.

—Puisque je suis méconnaissable, pourquoi ne recevrais-je pas ceux qui viennent me visiter ? dit Minia à l'unique ami qu'elle eût en ce monde.

—Cela ne se peut, répondit Barini, j'ai non seulement ta considération à garder, mais ta dignité ; on t'adresserait peut-être des paroles que tu ne dois pas entendre. Je veux que nul ne t'approche, c'est assez de t'entendre et de t'admirer.

Les journées étaient longues pour la libre fille d'Alpino, se trouvant prisonnière dans les chambres d'un hôtel. Elle avait besoin du grand air. Aussi, cachée au

fond d'une calèche, elle avait été en dehors de la ville avec son compagnon, qui lui faisait baisser son voile aussitôt qu'il apercevait quelqu'un. Mais ces promenades ennuyèrent bientôt Minia. Elle allait et venait dans les appartements, lasse de son oisiveté et sous le poids d'une unique et même pensée.

Elle regardait un jour, à travers la persienne, la grande place déserte, pleine de soleil et de poussière. Que lui importaient ces palais, les rares passants ? ce n'est pas eux qu'elle eût désiré voir. Lentes étaient les heures et pourtant Minia n'osait demander que le temps marchât plus vite ; un jour encore, puis il faudrait partir et s'éloigner du spectateur avec lequel elle vivait dans une union idéale, une communauté d'impressions, dans un amour muet et sans espérance ; car il l'aimait, elle n'en pouvait douter.

En abaissant les yeux, elle aperçut celui qui occupait toutes ses pensées, il était debout devant l'hôtel. Le cœur de l'innocente enfant se mit à battre, comme s'il voulait s'élançer vers cette apparition imprévue. Protégée par la persienne, Minia osa contempler ce visage aimé. Craignant de se montrer elle eût portant désiré lui faire comprendre qu'elle était là. Arrachant un camélia au bouquet qu'elle avait conservé, elle le jeta à celui qui le lui avait offert, puis elle se recula, effrayée de son audace. Quand elle revint à la fenêtre, le jeune homme n'était plus là, mais il avait emporté la fleur.

L'Ombra se surpassa le dernier soir ; sa voix avait des accents plus pénétrants que jamais. Une douleur vraie rendait l'artiste supérieure à elle-même ; les pleurs la gagnaient, ou plutôt passaient dans sa voix, ses adieux à la vie furent déchirants, c'était des adieux à son rapide bonheur, né aux feux de la rampe, que la lumière n'éclairerait jamais. Pour la dernière fois, elle prit le bouquet, le pressa involontairement contre son sein et fit un signe de remerciement à celui qui le lui avait jeté et qu'elle ne devait plus revoir.

Le rêve était fini ; de tous ces cœurs qu'elle avait fait battre, un seul avait fait palpiter le sien ; ses triomphes lui coûtaient cher, car elle emportait une blessure qu'ils ne pouvaient ni calmer ni guérir.

Importunée des bravos, des appels des ovations, elle s'y déroba par la fuite, et seule gagna l'hôtel, où, une fois libre elle se mit à pleurer.

Eh quoi ! jamais elle ne reverrait les regards qui l'entouraient de leur flamme pendant que ces belles heures où l'amour et l'art la transportaient hors d'elle-même ? Fallait-il renoncer à une tendresse si nouvelle, si pénétrante que tout son être en tressaillait ? Jusqu'alors Minia n'avait connu que les paisibles affections de la famille ; et voilà que tout à coup, saisie d'une passion jeune, vivante, agrandie par les obstacles, elle l'emportait, elle allait s'enfermer avec elle dans la solitude.

Après le soleil éblouissant, la nuit ! après une présence chérie, l'éternelle absence ! L'épreuve était rude pour cette âme innocente. Celui dont elle conserverait l'image dans son cœur garderait-il son souvenir ? L'idée de se faire reconnaître lui vint, mais une pudeur instinctive lui disait qu'il fallait respecter les noms du prince Sansverone et de lord Stève. Elle devait donc partir, disparaître sans laisser de trace, mais sans oublier. Elle prit le bouquet et le baisa passionnément, quand elle sentit quelque chose sous ses lèvres. C'était un papier. . . . Voici ce qu'il contenait :

“ Signora,

“ Tous les jours je me suis présenté chez vous pour